

Il n'en demeure pas moins que ce livre de M. Albert Cim, qui est un recueil amusant de curiosités et d'anecdotes littéraires, mérite que nous le gardions dans notre bibliothèque, afin de nous distraire et de nous réjouir aux heures moroses.

§

Dans ses **Promenades Bibliographiques**, M. René Martineau consacre un de ses chapitres à Flaubert au château de Chenonceaux. La châtelaine du moment, M^{me} Pelouze, qui aimait par-dessus tout la littérature de Flaubert, lui proposa de venir à Chenonceaux pour y écrire un poème célébrant la Fontaine du Rocher jadis élevée dans le parc sur les plans de Primatice. C'était une singulière idée, mais Flaubert accepta, très fier et très content. Il écrivait, en effet, à sa nièce Caroline : « L'hospitalité d'ici est charmante. Je couche dans le lit de François I^{er}. »

Un petit volume aujourd'hui introuvable et retrouvé par M. Martineau, signé Charles Albert : *Chenonceaux et Gustave Flaubert*, nous dit que la châtelaine voulut faire à son écrivain préféré une réception digne de lui. Flaubert, écrit-il, en un style digne de Salammbô, pouvait se croire à Alexandrie chez l'empereur Constantin.

Les barques qui passaient au loin, sur la rivière, semblaient des trièmes descendant vers le temple de Sérapis.

.... Il dînait chez Nabuchodonosor, buvant des vins précieux qu'on lui versait dans des amphores. Des quartiers de venaison, des poissons écaillés d'argent et bronzés d'une légère patine de feu s'étaient étalés entre les surtouts de céramique, les grands candélabres de pagode, les claires orfèvreries et les hanaps de Venise en verre filé irisé, où le vin aux transparences d'or renvoyait la lumière en fusée.

Ephèbes, pages, aiguillères, fiers lévriers, tapis de mosquée, musiciens nègres, robes de Damas, turbans à aigrettes, colliers en... perles, trésor du grand Mongol. Le chroniqueur décrit toutes ces magnificences un peu ridicules en un style Salammbô qui nous fait sourire... Flaubert, lui, semble bien avoir accepté sans sourire tout ce luxe en verre filé ; mais ce qu'il ne put supporter, ce fut la musique des nègres crépus vêtus comme des califes : « Ils tenaient des instruments à cordes, ainsi que les musiciens des *Noces de Cana*, dans le tableau de Véronèse. » Et cela, non seulement tous les soirs et pendant les repas, mais encore durant l'après-midi.

Au bout de dix jours, Flaubert, qui détestait la musique, prit la fuite, et on ne le revit jamais à Chenonceaux.

D'une autre étude sur *Chabrier en Touraine* je veux citer cette lettre, que le musicien écrivait à M. Monvoisin, qui venait d'être reçu bachelier.

Et dire que ton père allonge depuis plus de quinze ans des billets de mille pour te faire apprendre une langue soi-disant latine qu'il t'est formellement interdit de parler dans les salons, sous peine de te faire fiche à la porte immédiatement. Et ajouter que je vais en faire autant pour les miens. Décidément, les âneries que l'on s'offre ici-bas ne tiendraient pas dans un décalitre, mais en revanche un dé à coudre serait trop grand pour contenir les choses quasiment raisonnables.

Quant à moi, ajoute-t-il, « je trime ferme. Je préférerais me balader avec des femmes charmantes au bord d'un clair ruisseau ou simplement en pleine mer ; mais je n'ai pas le choix. »

Et il donne ce conseil à un jeune ami : « Flanque-toi un peu de bon temps pendant que tu y es : tu deviendras assez tôt un monsieur grave... etc. »

Paroles fort sages, quoique d'une expression un peu vulgaire. On pourrait en extraire deux aphorismes : qu'initier la plupart des enfants à la culture grecque et latine, c'est un inutile gaspillage. Et aussi que le travail, quel qu'il soit, est toujours une besogne d'esclave, sauf celui qui s'impose à notre curiosité ou à notre activité spontanée. Redire avec Musset et le fils du Titien : La gloire ne vaut pas le baiser de la femme que l'on aime.

Dans ce livre encore, quelques pages sur Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans lesquelles M. Martineau nous évoque la belle figure de l'abbé Auger, le chapelain de la Délivrande, qui fut l'ami fidèle et l'admirateur enthousiaste de l'auteur des *Diaboliques*. Barbey l'appelait un second frère. Après la mort de son grand ami, le chapelain de la Délivrande s'enferma de plus en plus dans la solitude austère qu'il s'était créée. Le clergé médiocre de la contrée ne comprit pas, nous dit M. Martineau, la figure hautaine de ce vieux prêtre, ridiculisé à cause de sa foi ; « et un peu aussi à cause de son admiration pour Barbey d'Aurevilly, encore méconnu à Saint-Sauveur, excepté de ceux qui l'ont approché et ont pu juger de l'extrême simplicité de cet artiste aux apparences excentriques ».

D'autres chapitres nous parlent de *Balzac et l'Affaire Clé-*

ment de Ris, du Banian d'Edouard Corbière. Une autre étude : *Autour de Corbière* (Corbière auquel M. Martineau a déjà consacré un petit volume édité au « Mercure » et épuisé) contient des renseignements inédits sur le séjour du poète à Paris où il s'était lié avec Rodolphe de Battine. Les anciens serviteurs de la famille de Battine se souviennent d'un séjour que fit Corbière à une propriété des environs du Mans, où le poète avait accompagné son ami Rodolphe :

Je vis, me dit l'un d'eux, écrit M. Martineau, un homme singulier de tenue et d'allure, maigre comme un clou, jaune comme un citron. L'ensemble de sa personne était si étrange que mes yeux ne pouvaient se détacher de lui. J'étais tout jeune alors : « Regarde-moi bien, petit, me dit-il, quand tu vivrais cent ans, jamais tu ne verras un anima aussi laid que moi. »

Mais il savait que sa laideur avait du caractère et du génie.

§

M. Luc Durtain nous donne dans ce livre : **Face à Face ou Le Poète et toi**, une sorte d'art poétique où l'auteur nous indique d'abord que la poésie répond aux suprêmes besoins moraux de l'homme d'aujourd'hui, et qu'elle apporte « non un divertissement, mais la seule valeur présentement authentique ».

C'est ensuite une analyse de la perception poétique et de son mécanisme verbal et musical. C'est, écrit-il, l'absurdité de la rime qui nous éloigne du poète : « Le poète ! une façon de baladin de luxe, mais point le frère des justes idées mâles. » Nous ne voulons plus « de ces petits mensonges de vers en vers ». Peut-être, ajoute M. Luc Durtain, une autre cause de même nature a-t-elle accessoirement contribué à séparer en France la poésie de nos besoins et à l'écartier du peuple : l'accentuation poétique de l'e muet : « Cette prononciation a fait de la poésie une langue hiératique différente de ce parler quotidien d'où nous recevons tout et surtout nos émotions et de cette parole intérieure qui est la pensée. » Admirons, écrit l'auteur, nos grands aînés qui emploient encore des formes traditionnelles, mais il semble impossible qu'un vrai poète veuille désormais s'imposer un instrument « non seulement suranné, mais fâcheux ».

§

Petites trilogies, par A. t'Serstevens. Ce sont de petits poèmes en prose montés en triptyques et dont les trois panneaux